

Nietzsche et la transition des Lumières  
par Clément Bertot

Que votre Aufklärung soit aussi une aurore.  
Nietzsche

Dans son ouvrage intitulé *Les anti-Lumières*, Zeev Sternhell reconstitue l'unité d'une tradition intellectuelle qui, du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au néo-conservatisme contemporain, s'est définie par son opposition à la pensée de Lumières. De Vico à Isaiah Berlin en passant par Burke, Herder, Carlyle, Maurras, et d'autres encore, l'historien s'attache à mettre en évidence la cohérence de ce mouvement de pensée à travers le temps et par-delà les frontières. En donnant naissance aux Lumières, l'Europe a aussitôt engendré leur versant négatif, un mouvement fondé sur le refus de l'existence de valeurs universelles et la critique de la croyance en l'émancipation intellectuelle et politique par la raison.

Zeev Sternhell s'attache à distinguer dans son ouvrage une figure qui, à ses yeux, se démarque tout particulièrement des autres par la virulence de son opposition aux Lumières : « Le plus grand ennemi que la pensée des Lumières ait jamais connu est incontestablement Nietzsche. » Pour qui s'intéresse à la pensée de Nietzsche, une telle affirmation peut être lue comme une incitation à valeur heuristique. En effet, la possibilité de comprendre l'unité de la pensée nietzschéenne ne suppose-t-elle pas de réinscrire Nietzsche dans une tradition, celle des penseurs opposés aux Lumières, de sorte que Nietzsche devrait être présenté comme un héritier de cette tradition, et comme celui de ses continuateurs qui aurait su la conduire à ses ultimes conséquences ?

Une telle hypothèse, plutôt séduisante, soulève toutefois une difficulté. Si l'opposition des Lumières et des anti-Lumières correspond schématiquement à celle du progressisme et du conservatisme, le premier prenant appui sur la raison et sa capacité à faire « table rase » afin de mettre en place une auto-législation, et le second se revendiquant de l'ordre traditionnel institué, alors il sera légitime de se demander si la pensée nietzschéenne, en raison de la nuance de ses positions – à supposer même qu'on puisse parler de « positions » – est véritablement susceptible de se ramener à l'une ou l'autre des branches de cette alternative.

De fait, il semble difficile de décider si Nietzsche doit être identifié comme un penseur des Lumières, ou des anti-Lumières, tant il apparaît possible de « tirer » sa philosophie vers chacun de ces deux bords, et différents commentateurs ont tenté de jouer la carte de l'une ou de l'autre de ces deux possibilités, comme l'atteste en 2009 la parution d'un recueil d'articles intitulé *Nietzsche - Radikalaufklärer oder radikaler Gegenauflärer*. D'autres, comme Horkheimer, ont préféré souligner la profonde affinité des positions progressistes et conservatrices chez Nietzsche, jusqu'à les considérer comme les deux faces d'un même mouvement : « La philosophie de Nietzsche n'est pas seulement conservatrice, elle veut aussi le changement social. En rupture avec la manière dont sa philosophie a été interprétée, nous pouvons dire qu'entre l'ultraconservatisme de Nietzsche et la rébellion, il y a en fait une affinité étroite. »

Mais l'affirmation de l'existence d'une telle affinité, si elle a le mérite de dépasser les classifications rigides, n'est-elle pas un signe de confusion ? On voit mal en effet en quoi le conservatisme, prônant le statu quo, voire le retour en arrière dans ses formes les plus réactionnaires, pourrait s'accommoder du progressisme dont l'enjeu est de transformer en profondeur la société vers des formes inédites. Peut-être la difficulté tient-elle à la formulation utilisée par Horkheimer, lorsqu'il place l'alternative entre conservatisme et progressisme au niveau « social ». Avant d'être un penseur du social, ce qu'il est assurément en un sens, Nietzsche est un penseur de la culture. Chez Nietzsche l'organisation sociale n'est jamais qu'une des formes de traduction possible des hiérarchies de valeurs incorporées, ce qu'il nomme précisément « culture ».

Or, aux yeux de Nietzsche, un changement de l'organisation sociale, qu'il soit perçu en terme de « progrès » ou de « réaction » par ceux qui l'engendrent ou en sont les contemporains, n'est pas nécessairement un signe de bouleversement réel, puisqu'il peut très bien être fondé sur une permanence des valeurs, c'est-à-dire sur une stabilité de la culture. Par exemple, la laïcisation et le déclin du pouvoir social de la religion dont les démocraties modernes semblent devoir nécessairement s'accompagner n'est qu'un abandon de surface des valeurs chrétiennes : « Le mouvement démocratique constitue l'héritage du mouvement chrétien. » De la même manière, Nietzsche considère que la diversité d'organisation sociale prônée par des courants politiques aussi divers que le libéralisme, le socialisme ou l'anarchisme, est en réalité fondée sur un consensus de valeur.